

A teal wall with white pipes and a security camera. The camera is mounted on the wall, casting a shadow. A small square vent is visible to the right of the camera.

APRÈS

FRANCINE PROSE



SEUIL / Métalié

APRÈS

Francine Prose

APRÈS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Nelson

SEUIL / Métailié

Titre original : *After*
Pour l'édition originale publiée en 2003 par HarperCollins Publishers
© Francine Prose, 2003
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© Éditions du Seuil et éditions Métailié, 2004
© Éditions du Seuil et éditions Métailié, 2013 pour la présente édition
ISBN : 978-2-02-108974-5

Photographie de couverture : Chris Zissiadis / Getty Images
Toutes les notes sont de la traductrice.

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

1

Quelques minutes après la fusillade, tous les téléphones portables ont sonné. En principe, on n'avait pas le droit d'en avoir en classe, sauf si un mot de nos parents précisait qu'ils devaient pouvoir nous joindre d'urgence, mais la plupart d'entre nous en avaient un de toute manière. Et la plupart des parents – eux qui se plaignaient sans arrêt de ce que les *gosses* regardaient trop la télé – se trouvaient assez près d'un poste de radio ou de télévision pour apprendre instantanément la nouvelle. Si bien que tous les portables ont carillonné en même temps, de l'intérieur des sacs à dos, en un concert à peine assourdi de sonneries énervantes et de petits airs idiots.

J'étais soulagé que le mien n'ait pas sonné en premier. Quand mon père m'a appelé, presque tout le monde dans la classe avait le téléphone plaqué contre une oreille et un doigt enfoncé dans l'autre. Mme Davis, notre prof d'algèbre, avait renoncé à maintenir l'ordre et essayait seulement d'entendre quelque chose car, même pour elle, il était évident qu'une catastrophe s'était produite.

Mon père a dit :

– Tomster ! Tu vas bien ?

– Ne m’appelle pas comme ça, j’ai répondu. Pourquoi ça n’irait pas ? Et *toi*, qu’est-ce qui ne va pas ? Je suis en cours de maths.

Après un silence, mon père a fait :

– Je croyais que tu détestais les maths.

– Ouais. Et alors ?

– Alors, qu’est-ce que ça peut faire si je t’interromps ?

– Allô, papa, ici la Terre, j’ai dit.

Je l’imaginai dans son atelier aménagé dans la grange derrière la maison, au milieu de piles de papiers et de dessins et de petites bouteilles d’encre. Il disait constamment que je ne faisais jamais attention à ce sur quoi il travaillait mais, en fait, je savais que son projet en cours consistait à illustrer un livre de cuisine sur les différentes façons d’accommoder les haricots. Mille recettes de haricots du monde entier.

– Alors, qu’est-ce qui se passe ?

Il a dit :

– J’ai de vraiment sales nouvelles. Des gosses détraqués ont ouvert le feu dans le gymnase de Pleasant Valley. Ils ont abattu pas mal d’élèves et de profs.

– Mince, ça, c’est vraiment moche. Mais, papa... c’est à quatre-vingts kilomètres d’ici. Et je suis en cours de maths.

– Je ne sais pas ce qui m’a pris, s’est excusé papa. Désolé. Une brusque inquiétude. J’ai voulu m’assurer que tu allais bien.

Il y avait trois tueurs. Deux garçons et une fille. Personne ne savait qu’ils étaient copains et encore moins qu’ils avaient comploté pour introduire tout un arsenal dans l’école et faire un carnage. Ils étaient totalement inexistant sur l’écran radar des autres élèves.

Le journal télévisé insistait là-dessus, bien avant qu'on ne connaisse le nombre de victimes ou leur identité exacte. Ces précisions ont mis plus longtemps à sortir. Cinq jeunes et trois professeurs avaient été tués sur le coup ; quatorze élèves étaient grièvement blessés. Les tueurs s'étaient tous suicidés. La seule fille parmi eux avait laissé un message sur son ordinateur, à la maison, disant qu'elle ne regrettait pas son acte sauf pour le chagrin et les ennuis que ça allait probablement causer à son père et à sa mère. *Probablement ? J'aurais plutôt dit certainement.*

La plupart des camarades qu'ils avaient abattus se trouvaient dans le gymnase. Les tueurs avaient traqué les meilleurs sportifs. Quand les portraits des victimes ont défilé à l'écran, c'était horriblement déprimant ; ils avaient dû tuer tous les plus beaux gosses de l'école – les plus beaux et les plus photogéniques.

Le fait qu'ils aient surtout abattu des athlètes me donnait vraiment la chair de poule. Parce que, dans notre bahut, c'étaient nous les sportifs – moi et mes copains Brian, Avery et Silas. Sauf qu'on formait une sous-clique de sportifs : les « champions futés », comme on nous appelait. On n'était pourtant pas des têtes. Excepté Brian et parfois Avery, on ne cassait pas des briques en classe. Et on n'était d'ailleurs pas non plus des cracks en sport ; on se défendait juste pas mal en basket. Mais cette étiquette nous distinguait, d'une part, des « champions tarés », qui étaient des abrutis certifiés, et, d'autre part, des « cerveaux », dont aucun n'aurait pu intégrer ne serait-ce que l'équipe de basket cadets.

En plus, on nous considérait comme des rebelles. Enfin, d'une certaine façon. Comme il n'y avait pas grand-chose contre quoi se révolter, on n'avait pas vraiment d'ennuis.

Et ce n'était pas non plus exactement une question de mauvaise attitude. C'était plutôt qu'il nous fallait *donner l'impression* d'avoir une mauvaise attitude. On s'asseyait toujours aux derniers rangs – dans le car de ramassage, en classe, en réunion. On était les premiers à lever les yeux au ciel quand un prof faisait une remarque ringarde. Et personne n'attendait qu'on propose nos services quand, en fin de troisième¹, par exemple, il fallait des volontaires pour servir de Grands Frères aux nouveaux de la rentrée suivante. Non qu'on ait manqué d'esprit de solidarité mais, comme disait Silas, qui avait envie de gaspiller les deux meilleures semaines de lycée – ces quelques jours où l'on pouvait encore imaginer que l'année serait intéressante et sympa – à montrer à un petit morveux où trouver les toilettes ou comment ouvrir son casier.

Et ça ne posait pas de problème ; personne ne comptait sur notre dévouement. C'était un des bons côtés de Central². Tout le monde y avait sa place ; vous aviez le droit d'y être vous-même. Je veux dire, d'être vous-même *qui que vous soyez*. On vous laissait complètement tranquille. Mais après Pleasant Valley, tout ça s'est mis à changer. On a commencé à regarder les autres élèves d'un autre œil. Parce que l'affreuse leçon de Pleasant Valley, c'était que des élèves auxquels vous ne pensiez jamais, que vous aviez même à peine remarqués... eh bien, *eux*, ils pouvaient penser à vous sans arrêt, ils pouvaient vous haïr et projeter de vous

1. La *high school* américaine (équivalent du lycée en France) compte quatre années d'enseignement, du 9^e au 12^e *grade*, la première année étant donc l'équivalent de la classe de troisième française. Les quatre niveaux sont également appelés *Freshman*, *Sophomore*, *Junior* et *Senior*.

2. Central High School, ou lycée Central, familièrement appelé dans le texte Central ou Central High.

tuer. Parce que c'était justement leur problème, aux tueurs : personne n'avait fait attention à eux jusqu'à ce qu'ils se mettent à tirer.

On a appris les détails de la tuerie, après l'école, en regardant le journal télévisé... Échange de coups de fil et de mails. On n'arrivait pas à croire que ce soit arrivé dans un endroit qui portait, dans les circonstances présentes, un nom si cruellement ironique¹. Quelqu'un a dit que la ville allait être rebaptisée *Death Valley*, mais personne n'a trouvé ça drôle, surtout quand la télé s'est mise à faire défiler les images des équipes de soins d'urgence et des *state troopers*² en train de porter tous ces brancards aux couvertures remontées jusqu'en haut. Au bout d'un moment, je ne voulais plus regarder, mais je n'arrivais pas à m'en empêcher.

Ce soir-là, quand mon père est rentré de son atelier et m'a rejoint au salon, il ne s'est même pas plaint de me voir devant le poste. Il s'est assis et a regardé les nouvelles avec moi. On ne disait pas un mot. Ce n'était pas nécessaire.

Pour le dîner, on a réchauffé des enchiladas surgelées, ce qu'il m'achetait généralement quand il avait prévu de sortir avec sa petite amie, Clara. J'ai donc supposé qu'il avait fixé un rendez-vous avec Clara puis annulé à cause de *Pleasant Valley*.

Il a dit :

– Tom, tu veux parler ?

J'ai répondu :

– Sûr, papa. De quoi ?

– De... à quel point tout cela est bouleversant et tragique.

– C'est affreux, je ne sais pas quoi dire...

1. *Pleasant Valley* peut se traduire par le Val Joli, et *Death Valley* par la Vallée de la Mort.

2. Police de la route, dépendant de chaque État.

– Comment sont les enchiladas ? il a demandé.

Je n'avais jamais eu le courage de lui dire que je détestais les enchiladas surgelées. Une fois qu'il était sorti avec Clara, il m'arrivait d'emporter mon assiette dans le jardin et de la vider tout au fond, près de la clôture, là où il y avait des chances que les ratons laveurs viennent se servir. Les enchiladas me déprimaient. Mon père faisait parfois ce genre de chose – des choses censées me remonter le moral. On aurait cru, à le voir, que réchauffer des enchiladas était une façon de nous encanailler, lui et moi, une espèce d'acte rebelle qu'on n'aurait jamais pu se permettre quand ma mère était en vie parce qu'elle n'aurait probablement pas approuvé.

Maman était excellente cuisinière, alors je suppose qu'il n'avait pas tort. Elle n'aurait pas vu l'intérêt de faire de la cuisine mexicaine surgelée. Maman est morte il y a quatre ans, dans un accident d'auto. Elle conduisait affreusement mal, mais si lentement qu'on pensait que ça n'avait pas d'importance. On ne se doutait pas qu'on pouvait se tuer à soixante à l'heure, qu'on pouvait percuter un arbre en se penchant pour attraper sa cassette préférée de Charlie Parker. Enfin, tout ça pour dire que les enchiladas étaient immondes.

– Bonnes, j'ai répondu. Je veux dire, elles sont délicieuses.
Papa a embrayé :

– Est-ce que je dois m'inquiéter de te voir te refermer sur toi-même et cacher tes vrais sentiments ?

Ça, ce n'était pas du tout le genre de mon père. Il n'avait jamais sorti un truc pareil, même à la mort de ma mère. D'ailleurs, il se moquait toujours des gens qui parlaient de « partager les ressentis », d'« être à l'écoute » et de « sonder sa colère ».

J'ai dit :

– D'où tu tiens ça ?

– De la télé, a fait papa. Et j'ai aussi reçu un mail de l'école nous conseillant de contrôler l'apparition, chez vous autres, de signes éventuels de repli sur soi ou de dépression.

– L'école t'a envoyé un *mail* ? j'ai demandé, incrédule.

C'était du jamais-vu. Tous les élèves utilisaient le courrier électronique, et probablement aussi tous les profs. Mais l'école, elle, était vieux jeu ; les informations aux parents étaient encore expédiées par la poste. Les calendriers et horaires d'entraînement étaient agrafés puis envoyés tels quels pour faire des économies sur les enveloppes.

– Un très long message, a dit mon père. Les infractions aux règles vestimentaires ne seront plus tolérées.

– Ouais, OK.

J'ai tendu le bras au-dessus de la table et serré son épaule :

– Tu veux connaître mes vrais sentiments, papa ? Un : j'aimerais que ça ne soit jamais arrivé. Et deux : je suis content que ça ne soit pas arrivé à Central.

Le lendemain, le lycée resta fermé. Il y avait eu une ou deux alertes à la bombe, ce qui n'était pas nouveau en soi ; il y en avait toujours quelques-unes chaque année. Mais, cette fois-ci, tout devait être pris au sérieux. L'administration s'inquiétait d'une possible réplique du crime, bien que ce fût absurde car la tuerie de Pleasant Valley n'avait rien à voir avec un attentat à la bombe.

Quand nous sommes retournés en classe, le mercredi, les cours du matin étaient retardés pour cause de réunion générale destinée à nous présenter le Dr Willner, notre nouveau conseiller en gestion de crise. L'annonce

par Mme Baker, notre responsable de *homeroom*¹, qu'il y avait réunion générale a déclenché les applaudissements et des sifflets d'enthousiasme chez certains élèves. Ils allaient échapper à l'interro d'anglais prévue en première heure.

Dans l'auditorium, j'ai cherché Silas, Brian et Avery des yeux, mais ils étaient assis au fond et les derniers rangs se sont remplis tout de suite. J'étais stupéfait qu'ils ne m'aient pas gardé une place.

« Merci, les mecs », je leur ai lancé, et je me suis assis vers le milieu, entre deux filles que je ne connaissais pas. Central High comptait plus de cinq cents élèves et ils tenaient à peu près tous dans l'auditorium, une de ces salles de théâtre à l'ancienne qui descendent vers une immense scène ornée d'un drapeau et de rideaux de velours.

Sur la scène se trouvaient deux chaises. L'une était occupée par M. Trent, notre proviseur, et l'autre par le nouveau type. M. Trent avait toujours l'air si embarrassé et si nerveux que nous n'avons remarqué aucune différence lorsque, le silence enfin obtenu, il s'est levé et s'est avancé d'un pas traînant – sa démarche habituelle, voûtée et les pieds en dedans – pour monter les marches de l'estrade sur la pointe des orteils.

Il a commencé :

– Le carnage de Pleasant Valley est tragique et bouleversant pour nous tous.

Bizarre. *Tragique* et *bouleversant* étaient les termes mêmes que mon père avait utilisés.

– Et je sais que nos cœurs et nos prières sont tournés vers tous les élèves, les enseignants et les parents de Pleasant Valley.

1. Session d'une dizaine de minutes précédant les cours pendant laquelle ont lieu l'appel et le salut au drapeau.

Par je ne sais quel miracle, mes potes et moi avions réussi à parvenir jusqu'en seconde sans être envoyés au bureau de M. Trent. Mais nous connaissions des élèves à qui c'était arrivé, dont un copain de Silas qui s'était fait serrer par l'entraîneur de foot pour avoir bu une bière derrière les gradins. Il avait raconté par la suite qu'au beau milieu de ses remontrances et menaces d'exclusion, M. Trent avait paru oublier son nom et ce qu'il avait bien pu faire de mal. Mais même si on se payait la tête de Trent, on savait qu'on était plutôt bien lotis. Tout le monde avait entendu ces horreurs à propos de proviseurs qui jouaient les matons de pénitencier, comme dans les vieux films qui passent à trois heures du matin à la télé.

En m'endormant, la veille au soir, j'avais essayé de me rappeler si je connaissais des élèves de Pleasant Valley. On avait affronté leur équipe de basket – deux fois. Un coup on avait perdu, et un coup gagné. Enfin, à ce qu'il me semblait. Je me souvenais à peine des matchs.

M. Trent continuait :

– Nous vivons des temps troublés, des temps d'anxiété et de confusion. Notre établissement et notre petite communauté ont donc besoin de toute l'aide possible. Et nous avons justement la chance que l'État du Massachusetts ait, dans un élan généreux, débloqué des fonds pour nous offrir les bénéfices d'une assistance experte, professionnelle.

Une pause, puis :

– C'est donc maintenant avec le plus grand plaisir que je vous présente le Dr Henry Willner. Le Dr Willner est un ancien professeur de psychologie clinique qui a généreusement renoncé à une carrière universitaire pour s'engager dans un travail de terrain auprès de lycéens en crise. Le Dr Willner restera parmi nous, à Central High, pendant

les trois prochains mois, où il sera disponible pour tout élève qui solliciterait son aide ; il nous rencontrera individuellement et par petits groupes, aidera l'établissement à reprendre le cours normal de ses activités et, bien sûr, s'assurera qu'une tragédie telle que celle de Pleasant Valley ne se produise jamais ici.

Le Dr Willner était très grand, avec une barbe. Il avait quelque chose d'Abraham Lincoln mais sans la dimension de gentillesse foncière. Un jour, quand j'étais petit et que ma mère était encore en vie, on était allés à Disney World, où on avait vu un robot d'Abraham Lincoln se lever et prononcer le discours de Gettysburg. Ça m'avait tellement terrifié que j'avais fondu en larmes. Je ne l'ai jamais oublié et maintenant, c'était comme si ce robot démoniaque m'avait cherché pendant toutes ces années et enfin retrouvé.

Tous les gestes du Dr Willner étaient anguleux et abrupts – un peu robotisés, justement. Il s'est levé et dirigé vers la scène, en essayant d'établir un contact visuel avec le plus grand nombre d'élèves possible, fixant chacun d'entre nous comme s'il était notre meilleur ami alors qu'en fait il venait juste de débarquer. C'était un inconnu, il ne nous connaissait même pas.

Il a commencé :

– Avec la tuerie de Pleasant Valley, nous sommes entrés dans une ère nouvelle. Lundi encore, nous étions des enfants, mais aujourd'hui nous sommes des adultes, chargés des peines et des responsabilités qui appartiennent à la maturité. Nous avons appris que ce genre de choses peut arriver ici même, chez nous, et pas seulement chez d'autres gens, d'autres professeurs, d'autres élèves, là-bas dans le Colorado ou le Kentucky. Cela peut arriver dans notre périmètre, ici, dans l'ouest du Massachusetts.

J'ai trouvé cette remarque bizarre. J'avais été morose et hanté par des idées noires pendant des jours après les massacres de Columbine et de Paducah¹. L'idée que cela puisse se passer où que ce soit était en effet triste et choquante. Mais ça ne me paraissait pas rendre les choses pires maintenant – je veux dire, le fait que ce soit arrivé juste à côté. D'ailleurs, on aurait même pu dire qu'on avait d'autant plus de chance que ça n'arrive pas à Central, selon la même probabilité qui veut que la foudre ne frappe pas deux fois au même endroit. Dans un sens, on pouvait dire que Pleasant Valley avait encaissé le choc – encaissé les balles – pour nous.

Mais le Dr Willner ne tenait pas ce raisonnement. La proximité de Pleasant Valley semblait faire pour lui une grande différence.

Il continuait :

– Nous ne pouvons plus prétendre que cela ne pourrait pas arriver ici. Il est donc impératif de changer notre style de vie afin de garantir la sécurité de notre communauté et de nous assurer que cela n'arrivera *effectivement* jamais. Pour ce faire, il nous faut partager nos ressentis, devenir de meilleures personnes ; il nous faut entamer le difficile processus de cicatrisation et de convalescence ; il nous faut travailler sur notre peur et notre peine. Et, dans cette perspective, peut-être devons-nous renoncer à certains privilèges que nous avons pu prendre pour acquis. Je crains que les circonstances présentes ne rendent quasi inévitable la suppression de certains d'entre eux dont nous avons tous pu jouir.

1. Tueries perpétrées respectivement en 1999 et 1997 par des élèves dans leurs lycées.

J'avais le plus grand mal à ne pas me tordre sur mon siège pour voir si Silas, Brian et Avery avaient bien entendu ça.

Ce type venait-il vraiment de décréter qu'on allait perdre nos privilèges ? De quels privilèges voulait-il parler ? Généralement, quand les parents déclaraient ce genre de truc (ce que mon père faisait rarement), cela signifiait qu'on n'avait pas le droit de regarder la télé ou de passer toute la soirée au téléphone ou sur le Net. Et quand un jeune faisait l'andouille et emboutissait le break familial, on lui retirait ses clés de voiture. Alors, à quoi il pensait, ce type, en sortant une chose pareille devant un plein auditorium d'ados qui n'étaient que trop sensibilisés au concept de perte des privilèges ? Est-ce que le Dr Willner nous annonçait que tout l'établissement allait se retrouver *puni* ?

Il continuait :

– Nous disposons déjà de preuves convaincantes que l'usage de substances illicites a joué un rôle dans la tuerie de Pleasant Valley qui, comme vous le savez, a été commise avec des pistolets et de puissantes armes automatiques. C'est pourquoi Central a décidé d'adopter – et ceci dès aujourd'hui – une politique de tolérance zéro à l'égard de la consommation de drogue et de la possession d'armes. Une seule infraction entraînera l'expulsion de l'établissement sans possibilité de réadmission.

Du fond de l'auditorium s'est fait entendre un fort bruit de succion, évoquant quelqu'un en train de fumer un joint. Deux ou trois élèves ont pouffé, puis cessé brusquement de rire.

Le Dr Willner s'est arrêté net et a de nouveau examiné attentivement l'assistance. Ses petits yeux perçants ont paru couper tout droit à travers cet énorme auditorium, puis revenir vers le devant de la salle en scrutant chaque place,

une rangée après l'autre, un élève après l'autre. Et je me faisais peut-être des idées mais j'ai alors eu l'impression que les yeux du Dr Willner avaient un instant accroché les miens, demeurant là en suspens durant une longue seconde terrifiante avant de cligner et de s'éloigner.

Enfin, il nous a tous fixés de son regard le plus mielleux et compatissant, un regard qui aurait été plus convaincant sans cette lueur froide et furieuse au fond de ses yeux, et il a conclu :

– Je suis sûr que nous allons apprendre à nous connaître au cours de notre effort commun pour assurer à Central High un avenir paisible et heureux.

Quand j'ai enfin retrouvé mes copains dans le couloir du premier étage, nous étions tous obsédés par cette question de perte de privilèges. Ce n'était pas normal, c'était injuste. Pourquoi est-ce que nous devons, *nous*, perdre quoi que ce soit sous prétexte que des barjots avaient disjoncté dans un bahut à quatre-vingts bornes du nôtre ? Deux filles ont déclaré qu'on devait faire confiance à notre lycée, que le lycée savait ce qu'il faisait, que le lycée était sans doute mieux placé pour savoir. Et il y a même eu des mecs pour dire : « Regardez les choses plutôt comme ça : on n'est jamais trop prudents. » Et je me souviens même de quelques-uns qui ont ajouté : « On doit faire tout ce qu'ils nous demandent. C'est pour notre propre sécurité et notre protection. On croit que ça n'arrivera pas ici... mais c'est ce que les élèves de Pleasant Valley pensaient. Jusqu'à ce que ça leur tombe dessus. »

– Tu sais ce que ça me donne envie de faire ? a demandé Brian. Ça me donne envie d'acheter un flingue pour l'apporter au lycée.

Notre rire était gêné, même si nous savions que Brian plaisantait. C'était le plus beau de nous quatre, et aussi celui qui obtenait les meilleures notes. Tous les profs l'adoraient mais personne ne lui en voulait pour autant. Les filles n'arrêtaient pas de l'appeler, il avait beaucoup de succès, peut-être parce qu'il disait toujours des trucs dingues de ce genre, juste pour la provoc.

– Moi, ça me donne envie de me cammer un max, a dit Silas. Je veux dire, de me *défoncer* jusqu'à ce que j'arrive à trouver un sens à ce que raconte ce mec, Willner.

Je me suis demandé brièvement s'il était celui qui avait fait le bruit de succion d'un pétard au fond de l'auditorium. Mais ça paraissait peu probable : il ne pouvait pas se permettre de prendre ce risque.

Silas était un sacré fumeur de pétards. C'était le seul d'entre nous qui arrivait régulièrement pété en cours. Mais le plus curieux était que, contre toute attente, la fumette améliorait son jeu de basket – surtout son lancer franc. Par contre, Silas était toujours parano. Il était persuadé que certaines choses vraiment insignifiantes et sans rapport entre elles faisaient partie d'une machination secrète et il voyait partout des signes confirmant la fausseté des apparences. Beaucoup de ses idées étaient hilarantes. Il disait : « Tu sais cette pub pour une bagnole à la télé avec ces nanas canon qui chantent dans un 4×4 ? Eh bien j'ai entendu dire que si tu écoutes bien les paroles, tu découvres un message crypté de la CIA. »

Maintenant c'était au tour d'Avery :

– Peut-être qu'on flippe pour rien. On devrait probablement juste faire le mort et laisser cette histoire de « privilèges » passer toute seule. Je veux dire, vous savez comment sont les adultes ; ils ont à peu près la capacité de

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achevé d'imprimer en décembre 2012
sur les presses de Rodesa
Dépôt légal : janvier 2013
N° 108974-1 (00000)

Imprimé en Espagne

